

ARCTICAE HORULAE... D'ADAM BOHORIČ (1520-1598) ET LE MONDE SLAVE

FRANÇOISE DUBOURG ET STANKO TENŠEK

Françoise Dubourg avait attiré notre attention à la Bibliothèque municipale de Toulouse sur un petit livre antique et mystérieux qui mêlait plusieurs modèles de typographie slave ; après l'avoir identifié comme étant le *Articae Horulae...* d'Adam Bohorič (1520-1598), bien connu dans les pays slovènes et croates, il nous a paru intéressant de demander à Françoise Dubourg et à Stanko Tenšek comment ils réagissaient à notre époque à ce texte qui avait l'ambition de s'adresser à tous les Slaves, y compris les Moscovites, au temps de la Réforme. Ces regards croisés et mis en parallèle devraient permettre au lecteur de se faire une idée plus précise d'un petit joyau des premiers temps de l'imprimerie et de mieux en apprécier la portée.

La Rédaction

FRANÇOISE DUBOURG

*« L'imprimerie est l'ultime
don de Dieu et le plus grand ».*

Luther

A la fin du XV^e siècle, l'Europe occidentale et le monde slave sont bouleversés par deux événements fondamentaux : l'imprimerie et la Réforme. On peut dès lors confronter l'écrit à la tradition orale et utiliser les mots pour dénouer le mystère des paroles divines, on oscille entre l'image et le texte. En portant le débat théologique sur la place publique par le moyen du livre, la Réforme va favoriser l'emploi des langues vulgaires. Chez les Slaves, les influences occidentales se marient aux apports byzantins transmis par le relais bulgare, là, où dans les premières églises l'alphabet et la langue sont latins tandis que la hiérarchie ecclésiastique, de communion grecque, utilise le slavon. Dès 1517, la marée des écrits de Luther commence à déferler sur l'Europe et les pouvoirs comprennent le danger de l'écrit. C'est ainsi qu'en 1501, déjà, le pape Alexandre VI décide que tout livre touchant les matières de foi serait soumis à l'imprimatur.

Pendant ce temps, la Moscovie renforce son statut d'état centralisé avec un Ivan III victorieux des Mongols et des Lituanien, qui fait construire le Kremlin par des Italiens tandis que Maxime le Grec, témoin à Florence de la floraison de la Renaissance, est appelé à veiller à la correction des textes sacrés de la Bible. Le problème de l'exactitude des livres saints demeure sans solution en partie à cause du peuple persuadé qu'il serait sacrilège d'y toucher ; mais des exemplaires parviennent jusqu'au public, parfaitement altérés par la négligence des réviseurs. L'idée de la mission universelle de Moscou ne freine ni le développement des luttes

internes de l'Eglise, ni les luttes entre l'Eglise et les princes. L'invention de l'imprimerie, qui, en Occident permet la diffusion de la culture, sert, à Moscou, à la diffusion des hérésies. Alors que l'Eglise catholique se réunit à Trente, le jeune tsar Ivan Le Terrible convoque un concile pour décider des points de discipline, présidé par le métropolite Makarii. Le pouvoir des empereurs doit s'allier à celui des papes et autres prélats, la Curie romaine reçoit une ambassade du prince Vassili en 1525 auprès de Clément VII. En Moscovie, la majorité des livres proposés sont des ouvrages liturgiques pour les églises orthodoxes, imprimées en slavon, bien que l'impression en caractères cyrilliques ait commencé en 1491 chez Schweipolt Fiol à Cracovie ; l'imprimerie n'apparaît en Russie qu'en 1550. En 1564 sort des presses d'Ivan Fedorov (1510-1583) le premier ouvrage marquant, à la demande explicite d'Ivan Le Terrible. Selon la postface, le concile de 1555 s'est plaint des erreurs des copies manuscrites des textes liturgiques et a souligné la nécessité d'envoyer davantage d'ouvrages vers les peuplades païennes de la région de Kazan. Très vite, Fedorov et son associé doivent quitter leur pays, accusés d'hérésie. On les retrouve à Lvov où ils impriment un petit in-8°, l'*Abécédaire*, extrêmement rare (un exemplaire à Londres, un autre à Harvard). En 1581, grâce au mécénat de Constantin Ostrozhski, Fedorov peut imprimer sa Bible en slavon ; il n'y aura pas d'autre édition de cet ouvrage à Moscou avant 1663. Il connaît alors des fortunes diverses en Pologne et en Lituanie où les orthodoxes souhaitent garder vivante leur foi face au militantisme croissant des catholiques. De riches marchands, comme les Mamomichi à Vilno créent des écoles, des centres d'études orthodoxes, financent l'imprimerie.

En ce XVI^e siècle, l'art typographique à Moscou n'est que sporadique et soumis au contrôle strict de l'Eglise et de l'Etat. On ne compte que vingt éditions pour cette période contre trente en cyrillique en Ukraine et cinquante en Lituanie. Quant à la Hongrie, habituée dès le XII^e siècle à la cohabitation de différentes langues slaves, de l'allemand et du roumain, soumise à l'occupation turque, elle n'édite pas d'ouvrages, les seuls en langue hongroise se faisant à Vienne et à Cracovie. C'est en Transylvanie qu'est ouverte en 1550 la première imprimerie du bassin des Carpates où, en 1561, on termine le « Nouveau testament » complet et en 1590, la première Bible, à Vizsoly. Ces publications à usage liturgique, en

roumain, cyrillique et slavon sont expressément destinées à l'exportation vers les fidèles orthodoxes.

La Bohême et la Moravie, par contre impriment plus de 2 000 livres tchèques, plus de 1 400 en latins, plus de 200 en allemand et autres langues, pour un total de 4 000 titres connus, avec au moins 25 ateliers. Les livres religieux sont imprimés en tchèque à l'étranger, en particulier à Nuremberg d'où ils sont importés en Bohême malgré tous les interdits. Jusqu'en 1550, Prague concentre nettement les ateliers. Les textes bibliques y ont la première place, suivis de près par des cantiques locaux comme *Pisne duchovni evanjelistecke* de 1564, destinés au marché intérieur. La position dominante de la langue tchèque est liée à la haute tradition littéraire des classes moyennes urbaines. A la même époque, les besoins de l'église et du peuple monténégrins ne peuvent être satisfaits sur place et Venise devient un centre de production soutenu par le clergé, donnant une édition croate en caractères glagolitiques par Andrea Toressano en 1527, avec le mécénat de Bozidar Vukovic.

Prenant conscience de la chose écrite, commentée et traduite, le hiérarchie catholique autorise rarement les traductions intégrales ou partielles de la Vulgate qui se font alors sous des auspices étrangers ou hétérodoxes et il en va de même pour les livres de prières et les catéchismes. A l'opposé, les théologiens protestants et les philosophes éclairés voient en l'imprimerie une technique providentielle pour mettre fin au monopole du savoir détenu par les prêtres. Héritage sacré, le christianisme doit être préservé et transmis par des textes qui impliquent « la propagation de la Bonne Nouvelle » et se trouve particulièrement exposé aux effets révolutionnaires de la typographie. Dès 1517 circulent des exemplaires des « Trente écrits » de Luther, les bases du pouvoir commencent à tanguer. L'Allemagne septentrionale et la Franconie penchent pour Luther alors que l'aile souabo-alémanique se tourne vers Zwingli. Albert de Brandebourg, élu en 1511 grand maître de l'ordre teuto-nique fonde en 1544 l'université de Königsberg et fait imprimer des catéchismes luthériens qui seront les premiers livres imprimés en prussien (1545) et en lituanien (1547). Des foires du livre s'organisent, surtout à Francfort. L'accès aux textes va favoriser la formation d'unités collectives plus grandes et de communautés linguistiques plus homogènes tout en imposant une distinction plus

nette entre dialectes provinciaux et langues nationales. L'imprimerie est une industrie qui ne reconnaît pas les frontières créées par la langue ou la dynastie. Les presses des ateliers typographiques attisent l'ardeur de la controverse religieuse en suscitant une nouvelle aspiration à la libre pensée, à l'esprit œcuménique de concorde et de tolérance, elles permettent la circulation des idées et consolident l'écrit par la correction des épreuves.

Dans ce contexte, la naissance des ateliers suit de près celle des universités. Ainsi, à Wittemberg, la première imprimerie commence à fonctionner en 1503 alors que l'université date de 1502, créée par Frédéric Le Sage. Fondée par des colons flamands, vers la fin du XII^e siècle, Wittemberg (successivement nommée Albiorium, Albiburgum, Leucorea, Vitemberga), n'est alors qu'une ville moyenne de 3 000 habitants et pas encore un grand centre industriel et intellectuel. Luther y est professeur en 1508, il vit dans l'ancien couvent des Augustins, affiche à la porte de l'église du château le 31 août 1517 ses 95 thèses contre les Indulgences. La ville alors se rallie au nouveau savoir. La présence de Luther fait graviter autour de l'université nombre de prédicateurs parmi lesquels la littérature slovène va trouver ses plus grands noms, aidés par les protestants vendes qui recourent au dialecte vulgaire pour répandre leur foi.

C'est là que nous trouvons cet in-8° aux tranches dorées et gravées, à la reliure ornée des armes du royaume de Carniole. La dorure s'est estompée mais les fers au gland du dos ont bien résisté : « *Articae horulae succisivae, de latinocarniolana litteratura, ad latinae linguae analogiam accomodata, Unde Moshoviticae, Rutenicae, Polonicae, Boëmicae & Lusaticae linguae cum Dalmatica & Croatica cognatio, facile deprehenditur...* Adam Bohorizh. Witebergae : anno M.D.LXXXIII ». C'est une grammaire remarquable pour l'époque, l'œuvre d'un élève de Philippe Mélanchton. L'auteur, grammairien et linguiste, codifie la langue et l'orthographe au service de la foi. Ce texte est dans la lignée d'une suite d'ouvrages consacrés à la culture slave à Wittemberg, puisqu'en 1517 avaient déjà paru les premiers textes bibliques en slovène, suivis de 1557 à 1564 de traductions en slovène et croate et en 1584, à la même époque donc que le texte de Bohorizh, une Bible slovène. Inclus dans le Saint-Empire, les Slovènes ont longtemps été isolés des autres Slaves du Sud. Aussi leur langue est-

elle demeurée proche des parlers originels et elle est riche en archaïsmes, comme l'atteste la présence d'un duel. Des missionnaires latins venus d'Aquilée avaient, dès le Haut Moyen Age entrepris de convertir les Avars et les Slovènes, recevant en contrepartie d'importants privilèges des empereurs allemands. Les premiers documents de la littérature slovène semblent être « Les Fragments de Frisinski » (à la bibliothèque de Munich), en langue slave et caractères latins, trois textes assez courts écrits au X^e siècle dans le but de faciliter les relations du clergé et des fidèles. Ceci n'avait de raison d'être que dans un pays où la prédication chrétienne avait été l'œuvre exclusive de prêtres non-slaves, italiens ou allemands.

A côté d'Adam Bohorizh (1520-1598) on peut signaler Primosz Trubar (1508-1586), protestant, prédicateur, chanoine, qui prend la tête d'un mouvement qui veut publier des ouvrages de discussion religieuse. On peut lui attribuer la littérature de la langue dite « vandalique » avec des caractères latins. Il traduit le Nouveau Testament (Tübingen, 1553), les Psaumes (Tübingen, 1566) à partir des versions latine et allemande. Ne pouvant répandre la bonne parole luthérienne, il recourt à l'activité littéraire et à l'imprimerie. Chassé de Basse Carniole, sans fortune et sans soutien, il cherche un protecteur. Il le trouve en la personne du baron croate Jean Ungnad (1493-1564), lui-même exilé pour cause de dévouement à la Réforme. Réfugié dans les états du duc de Wurtemberg qui offre l'asile aux persécutés pour leur foi, Ungnad fonde une imprimerie et réunit autour de lui un groupe fort actif de Slaves qui peuvent publier des livres glagolitiques, cyrilliques et latins. Intellectuel et artiste, il consacre sa fortune à entretenir et à soutenir l'imprimerie (à Urach surtout), à envoyer au-delà des frontières les publications, à subvenir aux besoins des lettrés. En 1562, deux prêtres orthodoxes émigrés, le Serbe Mathieu Popovič et le Bosniaque Ivan Malesevič rejoignent Trubar et Ungnad. De 1561 à la mort du baron, vingt-cinq éditions protestantes en croate voient le jour, leur distribution est organisée loin de la ville. Pour élaborer les textes slovènes, Trubar se fait aider de Sébastien Krel (1538-1567), George Dalmatin (1547-1589) et d'Adam Bohorizh. La Bible entière est traduite par Dalmatin et elle paraît en 1584. Il avait déjà traduit en 1568 la Bible allemande de Luther en « vandalique », traduction que les Etats du pays voulaient faire imprimer par Jean Mannel, officiant à Laybach (Ljubljana), mais Charles d'Autriche

s'y était opposé sous peine de représailles. Le 24 août 1581, on réunit à Laybach plusieurs théologiens pour revoir et corriger cette nouvelle traduction. Dalmatin représente la Carniole, accompagné de Christophe Spindler et escorte Adam Bohorizh qui partira pour Wittenberg le 10 avril 1583. Cette Bible ne pourra décidément pas se faire en Autriche. Muni de bonnes recommandations pour l'Electeur de Saxe, Bohorizh convient avec le libraire Samuel Seelfitch d'un tirage de 1 500 copies. L'impression commence le 28 mai 1583 pour une période de sept mois. Cette édition est connue sous le nom de « *Biblia Vandalica* » et Graesse en parle comme d'« une Bible entière en langue windique ou illyrienne des originaux en grec ». Elle est rarissime, tout comme « *Articae horulae* ».

Nous ne possédons pas autant de détails sur la genèse de l'œuvre de Bohorizh que sur celle de Dalmatin. Bohorizh, bien que régent du Collège de Laybach, ne réussit pas à avoir un nom d'imprimeur ou de libraire sur sa page de titre. Était-ce trop que de demander deux autorisations pour la même année ? Ces ouvrages touchaient-ils *a priori* trop peu de lecteurs ? L'imprimeur voulait-il pouvoir travailler aussi pour le camp « adverse » ? L'histoire du livre, depuis Gutenberg est émaillée de ces éditions anonymes, d'auteurs identifiés par des initiales et d'adresses « fantômes ». Les hypothèses quant à l'imprimeur absent de Bohorizh justifient ce que Brunet écrit en 1860 : « [...] composé à l'occasion de la Bible vandالية [...] il est très rare : 1 liv. 11 sh. » ; ce serait donc comme un manuel ou un lexique pour utiliser les termes de la traduction de Dalmatin.

L'activité littéraire qu'avait suscitée la Réforme cesse brusquement. La défaite de ce mouvement est fatale à la nationalité slovène, le triomphe du catholicisme est celui du parti germanique. Au XVIII^e siècle, paraîtra une grammaire du moine Hippolyte, pâle résumé de celle de Bohorizh. Les imprimeries de Laybach sont toutes détruites, celles du baron Ungnad l'ont été peu après sa mort. Les Jésuites recherchent et brûlent les livres avec tant de passion que les éditions rescapées sont de nos jours une précieuse rareté bibliographique. Comme le dit David Clément à propos d'« *Articae horulae* » : « [...] il y a apparence que tous les exemplaires de ce livre l'on a emporté en Carniole :& que c'est de là que procède sa grande rareté [...] ».

Le temps et les pérégrinations ont terni la fraîcheur des signes mais demeurent miraculeusement conservées quelques lignes manuscrites au verso du plat supérieur. Le texte dédicatoire, en latin, permet plusieurs hypothèses : envoi « ... à ... Philippe... professeur et docteur en théologie de Naoportus (Vrhnika) en l'an 1585 de la naissance de Notre Sauveur ». Aucun élément supplémentaire ne précise ni la provenance, ni le destinataire. Oserons-nous simplement rappeler que Bohorizh était un élève de Philippe Mélanchton ? Il ne reste plus qu'à imaginer le cheminement, le passage de main en main, d'amateur en amateur ou de bibliophile à bibliophile, la clandestinité peut-être jusqu'à Toulouse. Les lignes manuscrites sont recouvertes par l'étiquette ex-libris d'Héliot.

Au XVIII^e siècle, à Toulouse, il y a deux bibliothèques ouvertes au public : celle du Clergé, fondée en 1772 par un don de l'abbé Benoît d'Héliot et mise en place par l'archevêque Loménie de Brienne (14 000 volumes en 1775) et celle de l'ancien Collège des Jésuites prise en charge par le Parlement, installée au Collège Royal en 1782 après enrichissement par les collections du poète Lefranc de Pompignan et par celles de l'ingénieur Garipuy (30 000 volumes en 1785) ; cette dernière devient municipale en 1803, et en 1866 sont réunis les deux établissements. Le fonds patrimonial d'aujourd'hui est riche d'éditions rares comme *Articae horulae*.

Il reste de nos jours peu d'exemplaires de ce texte, mais dans le catalogue de la British Library, le petit in-8° de 1584 est présent et les rédacteurs nous signalent la présence troublante et simultanée de deux adaptations sous le nom de Branko Bercič :

— Trubar, *Ena duhovska peissen subper Turke*, 1966 ;

— Bohorizh, *Articae horulae / Die erste Grammatik der slowenischen Sprache*.

BIBLIOGRAPHIE

CLÉMENT, David. 1750. *Bibliothèque curieuse et critique, ou le catalogue raisonné des livres difficiles à trouver*, Gottingen.,

GRAESSE, Théodore. 1860. *Trésor des livres rares et précieux*, Milan.

BRUNET. 1860. *Manuel du libraire et de l'amateur de livres*, Paris.
Bulletin du bibliophile, 1985, n° 1.

*Françoise Dubourg,
Université de Toulouse-Le Mirail,
département archives et médiathèque-
Bibliothèque municipale de Toulouse*

STANKO TENŠEK

Arcticae horulae..., dont l'auteur est un lettré slovène nommé Adam Bohorič (1520-1598), est la première grammaire slovène, écrite en latin, parue à Wittenberg en 1584, la même année que la première traduction slovène de la Bible, faite par un autre lettré slovène de cette époque Jurij Dalmatin (1547-1589). Ces deux savants ont beaucoup contribué au programme religieux et culturel de la Réforme en Slovénie, dont le chef était Primož Trubar (1508-1586), que l'on considère comme le « père de la littérature slovène ».

Nous nous proposons de présenter cette grammaire, d'esquisser son impact slave, en particulier slovène et croate, et d'en tirer quelques conclusions.

1. LA PRÉSENTATION DU LIVRE

A la manière des humanistes, sur la page de titre A. Bohorič développe le sujet de son œuvre, en suggérant son triple objectif : *Arcticae horulae succisivae, de latinocarniolana literatvra, ad latinae lingvae analogiam accomodata* (l'objectif du grammairien) ; *Vnde Moshoviticae, Rutenicae, Polonicae, Boëmicae & Lusaticae lingvae, cum Dalmatica & Croatica cognatio, facileprehenditur. Praemittuntur his omnibus, tabellae aliquot, Cyrillicam & Glagoliticam, & in his Rutenicam & Moshoviticam Orthographiam continentes, Adami Bohorizh* (l'objectif du codificateur de la langue et de l'orthographe) ; enfin, Bohorič nous montre son objectif de propagateur de la foi, en citant la fin du verset 11, chapitre 14, de la lettre de saint Paul aux Romains : *Toute langue donnera gloire à Dieu*, d'abord en caractères cyrilliques et glagolitiques (*Vsaki jazikó spoznati hoče Boga*), puis en slovène

(*Vsaki jezik bode Boga spoznal*) et en latin (*Omnis lingua confitebitur Deo*), pour finir avec le grec (*Pâsa glôsa exomologêsetai tô Theô*). La page de titre se termine par la notation du lieu et de l'année de publication : *VVITEBERGAE ANNO M. D. LXXXIII*. Le verso de la page de titre est orné des armes des provinces historiques slovènes : de la Carinthie (*Koruška*), de la Styrie (*Štajerska*) et de la Carniole (*Kranjska*).

Suit une longue et remarquable préface (22 pages), modestement intitulée par Bohorič *Praefatiuncula* (« petite préface »), dans laquelle il explique à la jeunesse noble et aux états de ces trois provinces ses intentions majeures : 1. Les inciter à l'apprentissage des langues étrangères (*Plvres novisse lingvas et iucundum est, & utile, addo & pernecessarium esse*) ; 2. Les encourager à l'étude de leur langue maternelle pour qu'ils puissent lire et comprendre la Bible traduite en slovène (... *sua lingua sacra Biblia & legere & intelligere facile queant*), en souhaitant qu'il en soit de même dans le peuple (*apud plebejos quoque*), et qu'on confesse le Seigneur aussi dans la langue slovène (*quin nostra etiam lingua confiteatur Domino*) ; 3. Illustrer la langue slave, qui leur est commune avec beaucoup de nations et de royaumes (... *ad illustrandam linguam Slavicam, quam cum multis gentibus & regnis communem nos habere*) et se rendre compte de leur appartenance à la nation slave, qui est la plus ancienne et la plus répandue, presque sur le monde entier (*gentem Slavicam & antiquissimam & amplissimam, per totum fere mundum diffusam*).

Après une explication des cinq tableaux d'orthographe sur une quarantaine de pages, Bohorič procède à un long exposé de la grammaire latino-slovène sur plus de 200 pages, pour en finir avec un Index, qui est une sorte de table des matières, et dont la dernière page se termine par la remarque suivante : « *Finis huius libelli* » (fin de ce petit livre).

Puisque les heures d'hiver sont les plus propices à l'apprentissage des langues, surtout si elles se succèdent, il nous semble que c'est cette idée qui a inspiré à Bohorič le titre de son livre *Articae horulae succisivae...* (*Les heures d'hiver successives...*), ce qu'on traduit en slovène et en croate *Zimski časovi*.

2. LES TABLEAUX D'ORTHOGRAPHE

Il y en a cinq. Le premier représente l'alphabet cyrillique, « employé aujourd'hui à la Cour de l'empereur turc, surtout par les soldats prétoriens ottomans, appelés janissaires, aussi que par tous les Bosniaques, Ruthènes et Moscovites » (*qua utuntur hodie in aula Turcici imperatoris vel maxime praetoriani milites, quos Ianizaros appellant, item Bosnenses omnes, Ruteni & Moschovitae*). Suit l'explication des caractères, dont chacun est représenté par six éléments : ses formes majuscule, minuscule et courante, ainsi que ses nom, prononciation et valeur numérique. En guise d'exemple pour s'initier à cet alphabet Bohorič ajoute l'Oraison dominicale en cyrillique, suivie de sa variante en caractères latins et de sa traduction au latin. Le deuxième tableau reproduit l'alphabet ruthène et moscovite, dans la mesure où ils se distinguent de l'alphabet précédent. Suit l'exemple (en caractères cyrillique et latin) de l'Épithaphe de Catherine, reine bosniaque, qui se trouve à Rome, dans l'église d'Ara coeli. L'épithaphe est suivie de sa traduction latine. Il s'agit d'une reine croate de Bosnie, de la dynastie des Kotromanič (qui régna en Bosnie de 1250 à 1463), veuve du dernier roi bosniaque Stjepan Tomašević tué par les Turcs. Chassée par les envahisseurs turcs en 1463 cette reine Katarina Kotromanič-Kosača, qui en Bosnie jouissait d'une sainte réputation, s'était réfugiée d'abord à Dubrovnik, puis à Rome, où elle mourut en 1478, en léguant par son testament le royaume de Bosnie au Saint-Siège.

Dans son troisième tableau, *De orthographia glagolitica*, Bohorič présente l'alphabet croate « que saint Jérôme de Stridon a inventé pour ses compatriotes Croates, comme on le dit » (*quam Diius Hieronymus Stridonensis suis popularibus Croatis invenisse dicitur*), en suivant le même mode de présentation que pour le cyrillique. Il précise souvent qu'il s'agit des caractères croates, c'est-à-dire glagolitiques (*Divisio literarum croaticarum seu glagoliticarum*), et indique que cet alphabet a 32 éléments avec lesquels les Croates désignent aussi bien les mots que les nombres (*quibus Croatae et verba et numeros signant*). Comme exemple *glagoliticae seu croaticae scripturae pro exercitio legendi* il présente, sur quatre pages, l'Oraison dominicale (*Molitva nediljna*), en caractères glagolitiques suivis de leur translittération, puis de leur

traduction latines (*Pater noster*). Ces quatre pages ont pour en-tête commun *De orthographia croatica*.

Dans le quatrième tableau, *De orthographia carniolana*, Bohorič décrit l'alphabet latin carniolien, qui a 29 éléments et dont l'ordre est celui du latin. Dans son explication des caractères carnioliens Bohorič se réfère souvent à l'écriture croate glagolitique, après quoi il parle des chiffres notés par des lettres, à la romaine, puis des accents et des signes diacritiques.

Le cinquième tableau est une sorte de synopsis où Bohorič met en parallèle six (ou huit) idiomes slaves — cyrillique, croate, (ruthène, moscovite), polonais, bohémien, lusacien ou vandaliq et carniolien — en citant les mots de l'Oraison dominicale (*Orationis dominicae Synopsis in lingua Cyrillica, Croatica, Polonica, Boëmica, Lusatica, Carniolana*). Ce tableau comparatif met bien en évidence la parenté et l'origine des langues slaves, comme nous le dit l'auteur dans sa présentation, en précisant que les variantes cyrillique et croate sont très proches de celles du ruthène et du moscovite (... *ut plurimum conveniunt... : unde, horum sex vel, si vis, octo idiomatum, omnium cognatio, atque adeo eadem origo, vel oculis ipsis,prehenditur facilime*). On pourrait se demander s'il a choisi le meilleur exemple pour nous le montrer, car l'Oraison dominicale, étant un texte sacré, ne peut évoluer comme des textes plus neutres. De plus, Bohorič a confondu souvent écriture et langue, parlant de « langue cyrillique ».

En tout cas, si l'on veut plonger dans l'étymologie et la sémantique slaves, la préface de sa grammaire présente un vaste choix, surtout dans le domaine des ethnonymes et des toponymes.

Dans tous ces tableaux Bohorič change le nom du deuxième caractère et, au lieu de sa dénomination habituelle, *buki...*, nous lisons *Boga...*

3. LA GRAMMAIRE LATINO-CARNIOLIENNE

Collaborateur de Trubar et premier grammairien slovène, Adam Bohorič est né vers 1520 en Styrie, probablement aux alentours de Reichenburg (aujourd'hui Brestanica). Il a fait ses études en Allemagne, à Wittenberg, étudiant du célèbre humaniste et grammai-

rien Philipp Schwarzerd dit Melanchthon (1497-1560). Pendant une vingtaine d'années il dirigea une école privée à Krško, avant de devenir, à partir de l'an 1566, recteur de l'école protestante latine à Ljubljana, où il resta pendant seize ans, jusqu'à sa retraite. Pour cette école il a rédigé des Statuts, avec l'idée qu'elle devienne un lycée, puis un livre élémentaire de latin, *Elementale Labacense*, premier livre scolaire de lecture, qui contenait un dictionnaire latin, allemand et slovène, avec les textes correspondants. Malheureusement, aucun exemplaire de ce livre n'a été conservé. Bohorič était membre de la commission pour la révision de la traduction de la Bible, sur laquelle son ancien élève de Krško Jurij Dalmatin avait travaillé pendant dix ans. Il est mort en exil après 1598.

Pour sa grammaire slovène Bohorič a pris comme modèle la grammaire latine de son maître Melanchthon, voulant ainsi prouver qu'on peut disserter sur le slovène aussi bien que sur le latin. Il n'a pas manqué de bien expliquer toutes les formes du duel, qui est une propriété toute particulière de la langue slovène qui l'a le mieux conservée parmi toutes les langues slaves. Malheureusement, il n'a pas bien distingué les verbes perfectifs et imperfectifs. De temps à autre sa grammaire se transforme en un dictionnaire slovéno-latino-allemand. Ça et là il se réfère à la langue croate (*Croatae dicunt...*). Sur les plans phonétique et orthographique, il a systématisé et codifié les apports de Trubar, amendés par Sebastijan Krelj (1538-1567). Ainsi Bohorič introduit de nouveau le *j* vocalique, désigne comme palatales *l* et *n*, distingue *u* et *v*, en faisant la différence entre les consonnes sibilantes, palatales et fricatives (*c*, *z*, *s*, *č*, *ž*, *š*).

Adam Bohorič a accommodé l'alphabet latin à la langue slovène et cette adaptation porte son nom, la « bohoričica », elle est demeurée en vigueur en Slovénie jusqu'à la fin de la première moitié du XIX^e siècle, où elle fut remplacée par un autre système, la « gajica », du nom de son auteur, lettré croate, réformateur de la graphie croate et chef de la renaissance nationale croate dans les années trente du XIX^e siècle, Ljudevit Gaj (1809-1872). En 1715 la grammaire de Bohorič fut rééditée par Hipolit, presque sans aucun changement, sous le titre *Grammatica latino-germanico-slavonica*. En 1758 les jésuites de Celovec (en allemand Klagenfurt) ont traduit en allemand la grammaire de Bohorič, *Grammatika oder windisches Sprachbuch*. La grammaire de Bohorič fut la base de

toutes les autres grammaires slovènes, jusqu'à celle de Marko Pohlin (1735-1801) en 1768, ou bien celle d'Ožbold Gutsman (1727-1790) en 1777.

4. LES RELATIONS CROATO-SLOVÈNES AU TEMPS DE LA RÉFORME

Avant de signaler les points de contact entre les deux mouvements protestants, croate et slovène, et leur impact sur les deux cultures respectives, disons quelques mots sur l'alphabet glagolitique en tant qu'écriture croate. Adam Bohorič insiste sur ce point, car il connaît bien les livres croates publiés en cette écriture. Sans entrer dans le débat sur les origines de l'alphabet glagolitique (la question est loin d'être close), précisons que la glagolite (en croate : *glagoljica*) a été la première écriture croate, ce dont témoignent les plus anciens monuments de la langue et culture croates, tels la célèbre *Plaque de Bachka* (*Bašćanska ploča*) de la fin du XI^e siècle, et le premier livre croate imprimé, le *Missel glagolitique croate* de l'an 1483, qui représente un chef-d'œuvre de l'impression moyenâgeuse croate. Les Croates peuvent se vanter aussi de leurs cinq incunables glagolitiques. Cette écriture leur est commune avec beaucoup d'autres nations slaves, mais la glagolite, dans sa dimension plus que millénaire, a tout particulièrement marqué leur culture en tant qu'écriture nationale, surtout dans sa forme angulaire. On sait que le prêtre croate Juraj iz Slavonije (Georges de Slavonie, 1355/60-1416), prêtre glagolisant et latinisant, professeur à la Sorbonne et auteur de l'*Abécédaire glagolitique* (actuellement à la Bibliothèque de Tours), a bien informé ses collègues de la Sorbonne sur la glagolite, en appelant cette écriture expressément *alphabetum charwaticum*.

Mentionnons encore une autre spécificité croate : le privilège de célébrer la messe en vieux-slave, tout en restant fidèles à Rome. Au X^e siècle l'Église a entrepris d'unifier les rites et imposé le latin. Les Croates ont accepté le rite romain, mais ont gardé, dans beaucoup de leurs églises, la variante croate du vieux-slave et ont réimprimé leurs missels et autres livres glagolitiques, appelés souvent *livres croates* (la dernière édition du missel glagolitique date de l'an 1905). Ce patrimoine sacré des Croates a pu contribuer

à la sauvegarde de leurs nom et langue (voir Darko Žubrinič, *La glagolite croate*, p. 249).

Les prêtres croates glagolisants (*glagoljaši*) ont représenté un trait d'union entre la Croatie et le protestantisme en Allemagne par l'intermédiaire des protestants slovènes. Manquant de livres glagolitiques, surtout en Istrie, et désirant s'en procurer, ils se sont orientés vers les protestants qui les ont aidés à les produire. Le premier d'entre-eux fut Petar Pavao Vergerije (1498-1565), ex-nonce papal en Allemagne puis évêque à Modruš et Kopar, qui avait adhéré aux idées de Luther et essayé de les propager en Croatie. Son rôle de médiateur entre les protestants allemands, slovènes et croates fut remarquable, aussi bien que celui du baron Ivan Ungnad (1493-1564), mécène de la cause protestante. C'est dans ce contexte que les protestants croates ont organisé à Urach près de Tübingen leur imprimerie. Entre 1561 et 1565 ils y ont imprimé une trentaine de livres avec un tirage total de 25 600 exemplaires, parmi lesquels se trouvaient des livres glagolitiques (14 titres), cyrilliques (9 titres) et latins (6 titres). Le *Catéchisme* (*Katekismus*) de l'an 1561 a été le livre croate glagolitique le plus connu de cette courte période du protestantisme croate, dont les représentants principaux ont été le savant Matija Vlačić Iririk (Mathias Flacius Illyricus, 1520-1575), ainsi que le fameux tandem Stjepan Konzul Istranin (1521-1579) et Antun Dalmatin (début du XVI^e-1579). Ils ont travaillé à Urach et Regensburg, en collaborant étroitement avec les protestants slovènes, surtout avec Primož Trubar, qui avait passé d'ailleurs les premières années de sa scolarité dans un milieu « glagolitique » à Rijeka, en Croatie, tandis que le traducteur de la Bible en slovène, Jurij Dalmatin, était d'origine croate, étant né en Dalmatie. Stjepan Konzul Istranin et Antun Dalmatin ont traduit du slovène en croate le Nouveau testament, et l'ont publié en deux volumes et en caractères glagolitiques, en 1562 et 1563. Ce fut le plus grand succès du programme éditorial des protestants croates de Tübingen. On acheminait tous ces livres en Croatie dans des tonneaux, comme ce sera le cas avec la Bible slovène un peu plus tard, afin d'échapper aux cerbères de l'Inquisition.

Le programme éditorial des réformateurs croates à Urach et Tübingen visait un territoire beaucoup plus vaste que la Croatie elle-même. Dans le livre de D. Žubrinič, à la page 255, on peut lire :

« Nous avons voulu subvenir à tous les hommes de notre langue slave, d'abord à vous, Croates et Dalmates, et puis aux Bosniaques, Bésiakes, Serbes et Bulgares ». Telles sont aussi les intentions d'Adam Bohorič quand il veut que son livre soit utile à tous les Slaves, jusqu'aux Polonais, Ukrainiens et Russes.

Mais les temps changent. Les Habsbourg ont opté pour le catholicisme romain et le sort de la Réforme en Slovénie et en Croatie du Nord est scellé. Mais ses résultats éditoriaux sont fascinants. Quant à la Croatie du sud — la Dalmatie et la République de Raguse (Dubrovnik), elle n'a pas été touchée par la Réforme. Le livre glagolitique croate poursuit son chemin religieux et culturel. Citons à titre de curiosité que l'imprimerie croate protestante d'Urach fut transportée à Rome et que de ses presses, à partir de l'an 1629, sortent de nouveau des livres glagolitiques, dans le cadre de la congrégation *De propaganda fide*. L'Église romaine s'est rendu compte que les prêtres catholiques croates officiant en vieux-slave pourraient l'aider dans le chemin du rapprochement des catholiques et des orthodoxes. C'est dans cet esprit œcuménique que se situe dorénavant le sort des livres glagolitiques croates. Cette exception culturelle que les Croates partagent avec les églises orientales catholiques et les Uniates, qui a duré plus d'un millénaire, a peut-être contribué à la décision du pape Paul VI d'introduire la langue populaire dans la liturgie catholique.

5. CONCLUSION

La Réforme a fortement marqué la culture slovène, en posant les bases de sa littérature. Par son livre *Articae horulae...* Adam Bohorič reste pour toujours un de ses piliers, même s'il était l'unique laïque parmi les réformateurs slovènes. Sa grammaire a 281 pages et même si, par son format (10,5 x 16,5 cm), il s'agit vraiment d'un petit livre, son impact dans le monde slave est incontestable.

Plusieurs questions viendront à l'esprit de quiconque aura dans ses mains ce petit livre ancien, rare et précieux : 1. Comment est-il arrivé à Toulouse ? 2. Quels seraient le destinataire et, surtout, l'expéditeur de cet exemplaire, concernés par la dédicace manuscrite au dos du plat supérieur ? Le livre appartenait à la Biblio-

thèque du Clergé de Toulouse, acquis à titre de donation de l'abbé Benoît (Benedictus) Dhéliot, de « *abbatia Professoria Regii* » (?), comme nous le prouve l'étiquette *ex-libris* qui accompagne le livre. Mais comment est-il arrivé dans la bibliothèque de l'abbé Dhéliot ? Quant à la deuxième question, adressons-nous aux onze lignes latines de la dédicace, très endommagées, en prenant toutes les précautions marquées par des points d'interrogation et des pointillés dans notre essai de lecture suivant :

Reverendo at(que) Clarissimo viro (?)
 Philippo Ma...chio (?).SS. et.....
 Theologiae Doctori et professori (?)...
 -strium (?) procerum (?).....
 Scho... (?).....
 -ri (?) vigilantissimo(que) Domino at(que)
 patrono suo praecipuo,..... do- (?)
 -no misit Naoportu, qvae est me-
 -tropolis Carniolae. VI/d : Sextili
 Anno à nato Jesu Christo, nostro
 diuino (?) Servatore. M. D. XXCV.

Ainsi connaissons-nous le destinataire, du moins son prénom : c'est Philippe M., un révérend illustre, docteur en théologie, et probablement en Sainte Ecriture (.SS.), qui serait professeur dans une école, et très estimé par l'expéditeur comme son patron et protecteur. Nous avons appris aussi d'où et quand a été envoyé ce cadeau : de la ville de Naoportus/Nauportus (aujourd'hui Vrhnika), qui à l'époque a été la capitale de la Carniole ; la date de l'expédition est le 6 août 1585 après la naissance de notre divin Sauveur.

Mais, qui aurait pu être l'expéditeur ? Est-ce Adam Bohorič lui-même qui a envoyé son livre, en cadeau, à son célèbre patron et protecteur ? S'agit-il donc de sa dédicace autographe ? Beaucoup de questions, peu de réponses. Cette dédicace garde encore beaucoup de secrets. Nous avons essayé, de notre mieux, d'en dévoiler quelques-uns, étant conscients que mieux vaut peu que rien.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Ivo FRANGEŠ, *Povijest hrvatske književnosti (Histoire de la littérature croate)*, Zagreb-Ljubljana, 1987.

Stanko JANEŽ, *Istorija slovenačke književnosti (Histoire de la littérature slovène)*, Sarajevo, 1959.

Tine LOGAR (éd.), *Slovenski jezik, literatura in kultura. Informativni zbornik (Langue, littérature et culture slovènes. Recueil documentaire)*, Ljubljana, 1974.

Jože POGAČNIK ; Franc ZADRAVEC, *Zgodovina slovenskega slovstva (Histoire de la littérature slovène)*, Maribor, 1973.

Stjepan SRKULJ ; Josip LUČIĆ, *Hrvatska povijest u dvadeset pet karata (Histoire croate en vingt-cinq cartes)*, Zagreb, 1996.

Jože TOPORIŠIČ, *Slovenska slovnica (Grammaire slovène)*, Maribor, 1976.

Darko ŽUBRINIĆ, *Hrvatska glagoljica (La glagolite croate)*, Zagreb, 1996.

*Université de Toulouse-Le Mirail,
Département de slavistique-
Institut de lexicographie Miroslav Krleža à Zagreb*